

III. L'autre prolétarien du fétichisme (3^e conférence)

La fois dernière, nous avons vu que le fétichisme suprême et absolu c'est quand le capital paraît être cause de soi. Ses personnifications (capitaliste, entrepreneur, commerçant, financier, trader...) sont alors adulées. Mais, nous avons vu aussi que la valeur grossissant d'elle-même c'est une apparence fétichisée, qui ne correspond pas à la réalité. Au stade où nous en sommes de notre enquête, il ne reste plus qu'une sphère que nous n'avons pas analysée, c'est la sphère de la production et le monde du salariat. Nous allons y pénétrer maintenant pour chercher les réponses qui nous manquent encore.

La question qui reste non résolue, c'est celle de savoir d'où vient le surplus de valeur puisqu'il ne peut venir de l'échange lui-même. La valeur se manifeste dans l'échange (valeur d'échange), mais elle n'est pas créée par lui. Elle est créée dans la sphère de la production.

Marx exprime ainsi l'énigme : *« Notre possesseur de monnaie qui n'est plus présent que comme chenille capitaliste est forcé d'acheter les marchandises à leur prix, de les vendre à leur prix et néanmoins de retirer à la fin du processus plus de valeur qu'il n'en avait lancé au départ. Sa métamorphose en papillon doit se produire à la fois nécessairement dans la sphère de la circulation et tout aussi nécessairement ne pas s'y produire. Telles sont les conditions du problème. "Hic Rhodus, hic salta !" »⁸ ».*

⁸ Locution latine tirée des fables d'Ésope, dans **Le Vantard**, où le personnage se vante d'avoir réussi un saut gigantesque à Rhodes. Un interlocuteur lui demande alors de refaire ce saut ici même, avec la phrase : *« Voici Rhodes, saute donc ! »*. Source : Wiktionnaire.

Il faut trouver comment il peut se faire que dans la formule du capital A-M-A', A' en vienne à être supérieur à A.

Il faudrait, dit Marx, *« que le possesseur d'argent ait la chance de découvrir dans la sphère de la circulation, sur le marché, une marchandise qu'il puisse acheter avec de l'argent et dont la valeur possédât cette particularité d'être source de valeur »*.

Levons le suspens ; cette marchandise existe, c'est la force de travail humaine ; je l'ai déjà suggéré plusieurs fois au cours des deux conférences précédentes. Il faut quand même que le capitaliste se débrouille pour que la mise au travail du salarié lui rapporte plus que ce qu'il lui a coûté. Il faut qu'il obtienne une survalueur (plus-value).

Et pour comprendre tout cela, dit Marx, il faut quitter la sphère bruyante du marché et *« ce séjour en surface accessible à tous les regards [pour pénétrer] dans l'antre secret de la production, au seuil duquel on peut lire : "No admittance except on business". [...c'est là que] le secret des "faiseurs de plus" se dévoile enfin »*. (*Le Capital*)

Marx consacre beaucoup de pages à cette capacité de la force de travail de créer de la valeur. Nous n'allons pas le suivre dans tous ses raisonnements, mais retenir cette idée que ce n'est pas parce que le secret de la plus-value a été percé que, pour autant, comme par enchantement, la sphère de la circulation ne va pas continuer d'apparaître comme la source de la valeur. C'est que le fétichisme est particulièrement tenace. D'abord, parce que c'est la sphère de la circulation qui continue d'apparaître en bout de chaîne, rejetant dans l'ombre la sphère de la production. Et, ensuite, parce que même si la circulation ne crée pas de valeur, c'est quand même bien dans cette sphère que la valeur se réalise.

Voici comment Marx condense, dans *Le Capital*, tous les pièges du fétichisme :

« **La sphère de la circulation ou de l'échange des marchandises**, dans les limites de laquelle se meuvent l'achat et la vente de la force de travail, était un véritable Eden des droits innés de l'homme. Ne règnent ici que la Liberté, l'Égalité, la Propriété et Bentham. **Liberté!** Car l'acheteur et le vendeur d'une marchandise, par exemple de la force de travail, ne sont déterminés que par leur libre volonté. **Ils passent un contrat entre personnes libres, à parité de droits.** Le contrat est le résultat final dans lequel leurs volontés se donnent une expression juridique commune. **Égalité!** Car ils n'ont de relations qu'en tant que possesseurs de marchandises et échangent **équivalent contre équivalent.** **Propriété!** Car chacun ne dispose que de son bien. **Bentham!** Car chacun d'eux ne se préoccupe que de lui-même. La seule puissance qui les réunisse et les mette en rapport est celle **de leur égoïsme, de leur avantage personnel, de leurs intérêts privés.** Et c'est justement parce qu'ainsi chacun s'occupe de ses propres affaires, et personne des affaires d'autrui, que tous, sous l'effet d'une harmonie préétablie des choses, ou sous les auspices d'une providence futée à l'extrême, accomplissent seulement l'œuvre de leur avantage réciproque, de l'utilité commune et de l'intérêt de tous.

Au moment où nous prenons congé de cette sphère de la circulation simple ou de l'échange de marchandises, à laquelle le libre-échangiste vulgare emprunte les conceptions, les notions et les normes du jugement qu'il porte sur la société du capital et du travail salarié, il semble que la physionomie de nos **dramatis personae** se transforme déjà quelque peu. L'ancien possesseur de monnaie marche devant dans le rôle du capitaliste, le possesseur de force de travail le suit, dans celui de son travailleur ; l'un a aux lèvres le sourire des gens importants

*et brûle d'ardeur affairiste, l'autre est craintif, rétif comme quelqu'un qui a porté sa propre peau au **marché** et qui, maintenant, n'a plus rien à attendre ...que le tannage ». (**Le Capital**)*

Vasseur commente ce long extrait :

- Nous sommes dans une pièce de théâtre, dit-il :

*...dans une pièce de théâtre « **que la société marchande développée par le capitalisme se joue à elle-même et à laquelle elle croit profondément parce qu'elle lui fabrique de la bonne conscience en effaçant (en rendant invisible) ce qu'elle est vraiment** ».*

- Par ailleurs, le marché est au centre de la scène : autrement dit, la société capitaliste est une "économie de marché" ; c'est dire, sans le dire, tout en le disant que cette économie de marché existe depuis toujours et pour toujours. Ainsi que le dit Adam Smith, l'échange découle de la nature humaine. De même, Alain Minc dit que le capitalisme est naturel « **comme la marée** ».

- Sur le marché, on échange « **équivalent contre équivalent** » : pas de vol, pas d'exploitation, pas d'aliénation ; rien que « **le doux commerce** » ; qui peut bien avoir à redire à cela ?

- « **Le doux commerce** » se fait entre individus interchangeable et identiques, tous propriétaires, qui contractent librement.

- Qu'est-ce qui les anime tous ? L'intérêt et l'égoïsme.

*Voici ce que dit Adam Smith là-dessus : « **Ce n'est pas de la bienveillance du boucher, du marchand de bière et du boulanger, que nous attendons notre diner, mais bien du soin qu'ils apportent à leurs intérêts. Nous ne nous adressons pas à leur humanité mais à leur égoïsme ; et ce***

n'est jamais de nos besoins que nous parlons, c'est toujours de leur avantage ». (***La richesse des nations***, 1776)

- C'est dans la mesure où chacun poursuit son propre intérêt que le marché se trouvera régulé. Vous voyez sans doute à quoi je veux en venir ? Au thème de la « *main invisible* » du marché. Smith a eu là-dessus, dans ***La richesse des nations***, de fortes et célèbres paroles :

« Puisque chaque individu tâche le plus qu'il peut [...] de diriger [son industrie] de manière à lui faire produire la plus grande valeur possible, chaque individu travaille nécessairement à rendre aussi grand que possible le revenu annuel de la société. À la vérité, son intention en général, n'est pas en cela de servir l'intérêt public [...] car il ne pense qu'à son propre gain ; en cela comme dans beaucoup d'autres cas, il est conduit par une main invisible à remplir une fin qui n'entre nullement dans ses intentions [...]. Tout en ne cherchant que son intérêt personnel, il travaille souvent d'une manière bien plus efficace pour l'intérêt de la société, que s'il avait réellement pour but d'y travailler ».

En un mot comme en cent : laissons donc faire le marché, et n'intervenons pas de l'extérieur.

- Bien des années auparavant, dans ***Théorie des sentiments moraux***, paru en 1759, Smith avait déjà mentionné la théorie de la main invisible :

« L'estomac du riche n'est pas en proportion avec ses désirs et il ne contient pas plus que celui du villageois le plus grossier. Il est forcé de distribuer ce qu'il ne consomme pas à l'homme qui prépare de la manière la plus délicate le peu de mets dont il a besoin [...] [Les riches] ne

consomment guère plus que le pauvre ; et en dépit de leur avidité et de leur égoïsme [...] ils partagent avec le dernier manœuvre le produit des travaux qu'ils font faire. Une main invisible semble [forcer les riches] à concourir à la même distribution des choses nécessaires à la vie qui aurait eu lieu si la terre eût été donnée en égale portion à chacun de ses habitants ; et ainsi, sans en avoir l'intention, sans même le savoir, le riche sert l'intérêt social et la multiplication de l'espèce humaine. La Providence, en partageant, pour ainsi dire, la terre entre un petit nombre d'hommes riches, n'a pas abandonné ceux à qui elle paraît avoir oublié d'assigner un lot, et ils ont leur part de tout ce qu'elle produit ».

Ces deux extraits de Smith, qui a exercé – jusqu'à aujourd'hui - l'influence qu'on sait, montrent, dit Vasseur, comment les penseurs du libéralisme tâchent de **« camoufler la violence des rapports sociaux »** du capitalisme et comment ils cherchent à **« introduire une bonne conscience narcissique de la société bourgeoise sur elle-même »**.

Je me concentre maintenant sur la question du fétichisme et du salariat. Je rappelle les personnages de la pièce :

- Le vendeur de la force de travail (le travailleur) ;
- L'acheteur de la force de travail (le capitaliste) ;
- Et le contrat de travail.

De quoi va-t-il être question ? De marché du travail, de travail, d'emploi, de travailleur, de salarié, de capitaliste, d'employeur.

Et nous allons voir à l'œuvre trois évolutions sémantiques :

- Du travail à l'emploi ;
- Du capital à l'employeur (logique : emploi => employeur) ;
- Du travailleur au salarié.

1. Le "marché du travail"

Quels sont les mots du marché du travail ? Nous consultons ses "*offres d'emplois*". Nous en sélectionnons quelques-unes pour lesquelles nous envoyons notre "*CV*" aux services du "*DRH*". Nous espérons être "*embauchés*". Si c'est le cas, nous signerons un "*contrat de travail*". J'ai bien dit un contrat de travail, ce qui suppose que le travail est un choix libre et volontaire, un rapport d'individu à individu.

Bizarre comme façon de voir les choses, mais bon, continuons. Donc, je suis embauché. J'ai signé mon contrat. La vie va commencer. Je pense à mes chers parents, Mum and Dad. C'est comme ça que je les appelle. Ils vont être fiers. Je vais essayer de faire mieux qu'eux. C'est ce qu'ils souhaitent, eux aussi ; ils me l'ont dit. Je vais aussi faire partie d'une communauté de travail, avec ses valeurs de fraternité, qui va me mettre le pied à l'étrier. Cool, quoi !

Ça, c'est l'histoire telle qu'on aimerait pouvoir la raconter, car, dans la société réelle, c'est un petit peu différent ; juste un petit peu.

Le travail dont on parle, en effet, est une marchandise. Il a une valeur d'échange, et il faut qu'il rapporte. Si ce n'est pas le cas, le salarié sera poussé vers la sortie vite fait. Sécurité non garantie, donc. Au contraire, il verra bien vite que ses chefs sont obnubilés par les indicateurs de résultats. Ils ont les yeux rivés sur la valeur actionnariale de l'entreprise. La concurrence est impitoyable. Le contrat, c'est bien, mais encore faut-il qu'on ait du travail à lui faire faire, sinon c'est au mieux le chômage partiel, au pire le chômage. Les patrons ne payent pas le salarié pour ses beaux yeux, mais pour les heures de travail qu'il fournit, pour le nombre d'heures

pendant lesquelles les patrons peuvent faire usage de sa force de travail. S'ils n'ont pas de travail à lui faire faire, il aura vite fait de passer de "l'armée d'active" du monde du travail à "l'armée de réserve".

Tout cela est l'inexorable conséquence du fait qu'on est sur un marché, soumis à la loi du marché et à la Bourse. Quel langage entend-on face à cette situation ?

"Que veux-tu y faire ?..." ; "C'est la règle du jeu..." ; "La même pour tout le monde..." ; "même le patron..." ; "À quoi ça servirait de se révolter ?..." ; "Mieux vaut 'se serrer les coudes'..." ; "consentir des efforts pour essayer de passer ce 'mauvais cap' et de 'rebondir'..."".

Franchement, où est l'émancipation dans tout cela ? Ce qui domine, -et qui nous domine, -c'est plutôt le sentiment d'impuissance et de fatalité. Nous avons le sentiment d'être dominés par des puissances surplombantes hors de portée, tout en étant omniprésentes, c'est-à-dire des fétiches. Des fétiches qui ont nom : marché, concurrence, mondialisation. Nos vies sont régies par ces puissances étrangères assoiffées de profits et impitoyables.

2. Le “contrat de travail”

Parlons maintenant du contrat de travail.

Là aussi, nous avons des souvenirs enchantés. Nous sommes nombreux à nous souvenir du jour de la signature de notre premier contrat de travail. On se souvient que pour l’autre partie c’est le DRH qui avait apposé sa signature au bas du contrat, et que, ma foi, on trouvait que ça avait de la gueule ! On était fier, quoi... À la maison, on a ouvert une bouteille de champagne.

Mais, sachons raison garder. Le contrat n’est rien d’autre, dit Vasseur, qu’une *« manière habile de camoufler la poursuite de [notre] servitude »*.

Vasseur cite ces propos d’un philosophe en 1840 : *« Le salariat est un procédé astucieux dont le diable gratifie des consciences délicates, qui peuvent ainsi conserver tous les avantages de l’esclavage sans avoir à supporter les coûts, les soucis et la réprobation d’un propriétaire d’esclaves »*.

Marx, pour sa part, parlait d’*« esclavage salarié »*. Il dénonçait la fiction qui se trouve à la base de celui-ci, à savoir le dédoublement opéré par le droit entre la “force de travail” (marchandise) et la personne propriétaire de cette force de travail. D’un côté, le travailleur et, de l’autre, la personne.

Marx dit : *« Ce que [le travailleur] vend, c’est sa force de travail. Dès l’instant où son travail commence, il a déjà cessé de lui appartenir, et donc ne peut plus être vendu par lui »*.

Ne nous laissons donc pas abuser par le voisinage des signatures au bas du contrat. L'égalité ou la parité de droits que suggère la forme-contrat n'est que formelle. Elle est un leurre qui masque la violence des rapports sociaux. Le contrat est un fétiche.

3. La logique de l'emploi (pour refouler la pensée du travail)

Avec la généralisation du salariat, l'usage du mot travail a décliné au profit de celui d'emploi. Les deux notions, bien que proches, ne sont pourtant pas interchangeables.

Le travail, dit le ***Dictionnaire économique et social*** du Centre d'Études et de Recherches Marxiste⁹, est une « *activité rationnelle de l'homme qui a pour but de transformer les données naturelles (objets de travail) en vue de les adapter aux besoins humains* ».

La notion de travail pointe donc immédiatement vers celle de travailleur, de transformation, de besoin. Ensuite, elle évoque inévitablement les notions de procès de production, de rapports sociaux, de propriété privée des moyens de production.

La notion d'emploi, pour sa part, telle qu'elle est couramment employée, pointe immédiatement vers celle d'employeur/capitaliste, qui a alloué une place à un travailleur dans son entreprise ou organisation. Elle pointe vers l'employeur pour une autre raison, car c'est celui-ci qui est censé avoir "créé" l'emploi concerné, tandis que le travailleur a demandé à être embauché pour cet emploi. Enfin, on dira qu'un travailleur a un bon emploi quand il a un bon salaire, sans chercher à savoir en quoi consiste exactement son travail, s'il est intéressant ou pas. Si, par contre, on dit de

⁹ Éditions sociales, 1975.

quelqu'un qu'il a un bon travail c'est que ce dernier est intéressant, même s'il n'est pas très bien payé.

La prévalence dans la société actuelle de la notion d'emploi au sens d'activité rétribuée (qui est aussi le sens dans lequel l'INSEE dénombre les emplois) a pour conséquence de mettre au premier plan les employeurs-créateurs-d'emplois, de rabattre les travailleurs sur la condition de quémandeurs et de reléguer à l'arrière-plan les notions de travail, de travailleur et de procès de production. Nous avons déjà rencontré cette tendance à masquer la sphère de la production dans les conférences précédentes. La discussion présente n'a donc rien de technique : on est dans une des innombrables manifestations du fétichisme, et pas la moins importante, d'ailleurs.

À noter que le mot emploi ne figure pas dans les millions de pages du "massif du **Capital**", alors qu'on y trouve le mot travail presque à chaque page.

Marx critique dans le chapitre VI¹⁰ du **Capital** la pratique langagière faisant du capital l'employeur du travail : « **Le capital emploie le travail. Dans sa simplicité, ce rapport est déjà personification des choses et chosification des personnes** ».

« **Chosification des personnes** » : Marx s'insurge contre le fait que le travailleur est chosifié en mendiant sans ressources. « **Personnification des choses** » : le capital est personnifié par l'employeur.

¹⁰ Également appelé *chapitre inédit*.

Fétichisme là aussi, puisque la société fait percevoir les rapports sociaux à l'envers : le créateur de la valeur est ravalé au statut de mendiant, tandis que le capitaliste endosse le rôle de créateur d'emploi, c'est-à-dire le rôle de sauveur. La réalité, c'est que c'est le travailleur qui donne du travail (et même du travail gratuit) au capitaliste. Il n'a pas le choix, bien sûr, puisqu'il est privé de la propriété de tout moyen de production et d'échange. Dire que l'employeur "offre" un emploi, c'est faire de lui un bienfaiteur et masquer le processus d'exploitation. Fétichisme.

Ces deux conceptions, on les trouve, dit Vasseur, dans une pièce de Serge Valetti de 2010, ***Sale Août*** :

Premier personnage (Léon) – « *Savez-vous combien la Compagnie gagne chaque année sur le dos de ses ouvriers ?* » ;

Second personnage (Monsieur Fournier) – « *C'est la meilleure ! Léon, enfin Léon ! Sais-tu plutôt combien les ouvriers gagnent sur le dos de la Compagnie ? N'inverse pas tout ! C'est la Compagnie qui fait vivre toute la ville, qu'on lui doive tout de même un peu de respect ! Qu'elle disparaisse demain et la région tombe en ruine illico presto* ».

Discours fondé sur le travail, d'un côté, et, de l'autre, sur l'emploi. Ce dernier, fondé sur le *visible*, et dissimulant le *réel*. Fétichisme.

4. Revenons à ce qui arrive à la personne du salarié

Nous avons dit qu'il vend sa force de travail. Nous avons vu qu'il est reconnu juridiquement comme libre possesseur de la marchandise "force

de travail” qu’il propose à la vente. Nous avons vu également qu’il prend place sur ce marché à égalité avec d’autres propriétaires.

Mais, tout cela à une condition, cependant, c’est que le salarié ne vende sa force de travail que pour un temps donné,


 Sinon, précise Marx, *« s’il la vend en bloc, une fois pour toutes, il se vend lui-même et il se transforme alors d’être libre en esclave, de possesseur de marchandise, en marchandise »*.

Voilà pourquoi Marx précise que ce que vend le salarié ce n’est pas exactement sa force de travail, mais le temps au cours duquel son acheteur va pouvoir la “consommer”, c’est-à-dire l’utiliser à sa guise. La salarié vend du temps d’utilisation de sa force de travail.

Et le temps hors-travail ? C’est l’affaire du salarié. Pendant ce temps, il faut qu’il songe à reconstituer sa force de travail pour être de nouveau d’attaque pour embaucher le lendemain. Autrement dit, appeler ça du “temps libre”, c’est un tout petit peu exagéré. Fétichisme.

Pourquoi le salarié, qui est quand même propriétaire de sa force de travail, en est-il rendu à cette situation ? Mais, c’est que, à part sa force de travail, le salarié est privé de tout. Il n’a pas ce qu’il lui faudrait pour fabriquer lui-même des marchandises qu’il pourrait vendre pour son propre compte. Quant aux marchandises qu’il produit dans l’entreprise, et qui pourraient lui servir de moyens de subsistance, donc lui éviter d’avoir à se vendre, elles ne lui appartiennent pas.

Ce qui définit le salarié, ce n'est pas tant ce qu'il a que ce qu'il n'a pas, ce dont il est séparé (cf. *Manuscrits de 1844*). Alors, bien sûr, en théorie, le salarié est libre de vendre ou pas cette marchandise force de travail dont il est propriétaire ; mais, en pratique c'est une autre affaire ; en pratique, il est contraint de la vendre ; et en urgence, par-dessus le marché, parce que – comme chacun sait – ventre creux n'attend pas !

Et puis, comme dit Vasseur, ce serait vraiment dommage de faire attendre les autres propriétaires, ceux qui disposent des moyens de production, et à qui « *il ne [...] manque que le mouvement du travail vivant pour créer de la valeur (et de la survaleur)* ».

Que retenir de ce développement ? Qu'il est truffé de fausses notes ! Propriétaire de sa force de travail le salarié, tout comme le capitaliste est propriétaire des moyens de production ? Quelle bonne blague ! L'un est sur le fil du rasoir tandis que l'autre est délivré de tout souci du lendemain. Fétichisme ! Signataire du contrat de travail à parité de droits avec le capitaliste, le salarié ? Tromperie quand l'un a le "choix des armes", tandis que l'autre n'a le choix que de vendre sa peau au jour le jour. Fétichisme ! Heureux le salarié qui, une fois accompli son temps de travail, profite d'un "temps libre" bien gagné ? C'est ignorer la réalité de l'usine, ce que Marx appelle « *le despotisme d'usine* », qui rejette chaque soir des ouvriers exténués dont la régénération pour le lendemain est loin d'être assurée. Fétichisme.

Le fétichisme, ici, c'est, encore une fois, de faire prendre des vessies pour des lanternes ; de renvoyer une image idyllique de la société ; de mettre de l'égalité là où, en réalité, il n'y a que de la domination ; de faire

croire à du droit là où ce qui règne ce sont, au contraire, les rapports de forces, c'est-à-dire la lutte des classes.

Pour conclure

Le système, dit Vasseur, fonctionne à l'inégalité et à la soumission, mais « *sous les dehors apparents de l'égalité et de la liberté que secrète le marché* ».

Dans les trois conférences que je viens de faire, j'ai mis l'accent sur la sphère économique (sphère de la production ; sphère de la circulation). Mais, il est important de souligner que d'autres sphères entretiennent et charrient du fétichisme. Je mentionnerai en particulier la sphère familiale, la sphère éducative et les médias. Disons d'abord que les acteurs emblématiques de ces sphères (parents, enseignants, journalistes, etc...) sont – comme tout le monde ou presque – concernés par le statut du salariat, avec tout ce que cela implique, ainsi que nous l'avons vu. Quand ils rentrent chez eux le soir, le *"fétichisme du jour"* les suit comme une ombre et marque de son empreinte les relations qu'ils pourront avoir avec leurs proches (conjoint(e), enfants, ami(e), etc.). Les enseignants, qui sont dans une situation de transmission de savoirs/savoir-faire/savoir-être, et qui – en tant que tels - sont soumis à des programmes officiels ainsi qu'à des instructions pédagogiques, peuvent se retrouver en position de contribuer *volens nolens* à la diffusion d'idées fétichistes¹¹. Même chose pour les journalistes des médias de masse qui, on le sait, sont aux mains d'une petite dizaine de milliardaires. Chacune de ces sphères, chacune à sa manière, est engrenée dans la logique de la marchandise, de l'argent,

¹¹ Les enseignants de sciences économiques et sociales en lycée sont vent debout contre les programmes d'enseignement qui leur sont imposés, et qui ont été établis sous la pression des milieux économiques et financiers.

du capital. Il ne faut pas s'étonner, dans ces conditions, que partout où nous portons le regard nous soyons confrontés à des idées fétichistes. Le fétichisme s'infiltré dans toutes les sphères sociales, dans chaque sphère sociale. Nous sommes tous concernés dans toutes les sphères ; chacun dans chaque sphère. Henri Lefebvre, un philosophe marxiste d'après-guerre, parlait à ce propos de « *religion de la vie quotidienne* », formule que Vasseur reprend aussi à son compte, ainsi que je l'ai signalé dans l'une des conférences. Cette expression rend très bien compte de ce que j'essaie de décrire, à savoir que le fétichisme cela nous concerne en tout temps et en tous lieux ; notre conscience est occupée par (ou dirigée vers) des fétiches, des faux-semblants, des leurres, des idées-écran ; la plupart du temps, nous n'en avons pas la moindre conscience ; et voilà comment, sans coup férir, la marchandise triomphe, la consommation plastronne et la plus-value passe à l'as.

Autrement dit – dernière idée - tout cela se fait à bas bruit, avec une efficacité diabolique et surtout, surtout, en barrant la route à toute idée de changement de la société ; en rivant dans l'esprit des salariés l'idée qu'il n'y a pas d'alternative ; que si les capitalistes cessent de créer des emplois, ce sera l'apocalypse.

TINA, ou le "*bouquet infernal des fétichismes*".

ADDENDA

**Les instances économiques de la société capitaliste
permettant de penser le fétichisme**

Marché des marchandises

Juge de paix de la valeur sous la forme de la **valeur d'échange**

Production des marchandises

Deux aspects :
travail concret (→ **valeur d'usage**) et travail abstrait (→ **valeur**)
Deux périodes :
le **temps de travail nécessaire** et le **temps de surtravail**

Marché du travail

fonctionnant dans l'élément de la **division du travail social**
L'acte d'achat/vente de la FdT est conclu par un **contrat de travail**

Il était une fois...

des capitalistes

**propriétaires
des moyens de production
et d'échange**

des prolétaires

**propriétaires
de leur force de travail**

Les instances économiques de la société capitaliste permettant de penser le fétichisme

Marché des marchandises

Juge de paix de la valeur sous la forme de la **valeur d'échange**

Production des marchandises

Deux périodes :

le **temps de travail nécessaire** et le **temps de surtravail**

Deux aspects :

travail concret (→ **valeur d'usage**) et travail abstrait (→ **valeur**)

Marché du travail

fonctionnant dans l'élément de la **division du travail social**

L'acte d'achat/vente de la FdT est conclu par un **contrat de travail**

Il était une fois...

des capitalistes

**propriétaires
des moyens de production
et d'échange**

des prolétaires

**propriétaires
de leur force de travail**

Liste des ouvrages de Dany-Robert Dufour

mis en circulation le 29 mai

- ***L'art de réduire les têtes, Sur la nouvelle servitude de l'homme libéré à l'ère du capitalisme total***, Denoël, 2003
- ***Le Divin Marché***, folio essais, 2007
- ***La Cité perverse, Libéralisme et pornographie***, Denoël, 2009
- ***L'individu qui vient ...après le libéralisme***, folio essais, 2011
- Introduction de ***La fable des abeilles*** de Bernard de Mandeville, Agora Pocket, 2017
- ***Baise ton prochain, Une histoire souterraine du capitalisme***, essai Babel, 2019